

# Coubertin et le sport en France

PAR EUGEN WEBER

*(Suite et fin. Les premiers articles ont paru dans les No 34-35, 36 et 40-41).*

/A/ Ainsi au sélectivisme courant de la haute société contemporaine, COUBERTIN opposait une autre forme de sélectivisme plus en accord avec l'époque parce que plus activiste, plus compétitif et aussi, du moins, apparemment, plus ouvert et plus accessible (21). Ses jeux compétitifs reflétaient une société qui mettait l'accent sur le principe de la compétition dans la plupart des domaines. L'Angleterre, la première à accepter le principe compétitif dans la vie économique, la première à l'introduire dans le recrutement de sa bureaucratie, fut aussi la première à l'idéaliser dans le sport, à l'adoucir par des notions de sportivité, à en faire une convention sociale. Il ne restait aux autres sociétés modernes qu'à suivre le mouvement ou à s'exposer à de sérieux risques. L'apostrophe de RASTIGNAC à Paris: "*Et maintenant à nous deux*", est celle d'un joueur prêt à monter sur le ring, mais d'un joueur déterminé à vaincre par n'importe quel moyen, quel qu'en soient les conséquences sur le jeu lui-même, sur les règles et sur les autres. RASTIGNAC est le champion professionnel pour lequel le jeu est un moyen, non une fin, et les valeurs qu'il représente ou qu'il accepte sont précisément celles que COUBERTIN et ses amis souhaitaient contrecarrer. Les Jeux qu'ils parrainaient avaient pour but de procurer des satisfactions telles que la fin du jeu serait non pas sa justification, mais simplement sa conclusion.

Une société où la compétition régnait dans les affaires, les élections, les examens ou les concours, où gagner à n'importe quel prix paraissait essentiel mais où les dés étaient trop souvent pipés, découvrait un facteur modérateur dans la réglementation de la compétition sportive. Aléatoires dans le monde réel, les récompenses de l'effort et du mérite étaient codifiées et pratiquement assurées dans le monde reconstitué des terrains de sport où des conditions idéales et privilégiées permettaient aux vertus officielles d'être honorées dans leur obéissance et non dans leur infraction. Et, de crainte que ces conditions ne soient trop dures à supporter on

stipula dans la fameuse allocution aux participants aux Jeux Olympiques de Londres en 1908 *"qu'il était moins important de gagner que de prendre part"*. Sentiment exprimé de manière plus mémorable par les vers de Grantland RICE:

*Quand le suprême arbitre vient  
Faire le bilan de votre vie  
Qu'importe la perte ou le gain  
L'important est d'avoir agi.*

Excellentes injonctions aristocratiques qui, si elles étaient suivies, diminueraient la pression s'exerçant sur la société contemporaine. Idée qui rappelle la réflexion de Knut ROCKNE: *"Après l'église ce que nous avons de mieux c'est le football"*.

Les personnalités dirigeantes du monde du sport insistent pour tenir le sport en dehors de la politique et les questions politiques en dehors de la vie sportive. *"Toutes discussions politiques ou religieuses sont rigoureusement interdites"* déclarent les statuts de la Ligue Girondine de l'Éducation Physique, établis en 1889. *"De plus la Ligue s'interdit elle-même toute activité politique et religieuse"*. L'athlétisme, autre expression de l'art pour l'art, pouvait procurer l'activité sans l'action, excellent refuge pour une certaine forme d'émigration interne que nous qualifierons aujourd'hui de non-participation.

Ce point de vue prudent et conservateur se trouva concrétisé lorsque, au plus fort de l'affaire DREYFUS, "Le Vélo", seul journal sportif de France, ternit sa réputation en montrant trop de sympathie pour l'officier condamné. Afin de préserver les principes de base de "l'apolitique" un groupe de riches "industriels et sportifs" comprenant le comte de DION, le baron de ZUYLEN DE NYEVELT (président de l'Automobile Club de France), le Comte de CHASSELOUP-LAUBAT, Edouard MICHELIN, Adolphe CLEMENT (gros fabricant de cycles et distributeur des pneus Dunlop en France), subventionnèrent un journal rival, "L'Auto Vélo", dont le premier numéro sortit en octobre 1900.

Alors que l'éditeur de "L'Auto", Henri DESGRANGES, était un enthousiaste du sport, sans idées politiques apparentes, la mentalité politique de ceux qui le soutenaient penchait nettement vers la droite. Les MICHELIN avaient déjà acquis la réputation d'autoritarisme qu'ils ont encore aujourd'hui; les relations de CHASSELOUP-LAUBAT avec l'armée en faisaient dès le début de l'affaire un anti-Dreyfusard enragé, tandis que DION, encore plus célèbre par ses idées réactionnaires que par les voitures qu'il conduisait, se faisait arrêter à Longchamps pour avoir participé aux manifestations anti-Dreyfusardes contre le président LOUBET, le 4 juin 1889. Comme certaines tables réservées, les activités sportives devaient constituer ce domaine privilégié qui, portant sa fin en soi,

prospérait le mieux en excluant les influences potentiellement désintégrantées du monde extérieur. Ainsi que Thomas ARNOLD l'écrivait un jour à un ami: "*L'état des affaires publiques n'est pas engageant, et je me réjouis de ne pas participer à un journal*". (22)

Tout en constatant les possibilités politiques qu'offrait une telle sportivité, on doit absoudre COUBERTIN de toutes ses motivations sauf la plus Arnoldienne. On pourrait même aller plus loin et lui attribuer une intuition qui dépassait la réaction, les conventions et la tradition. C'est un lieu commun que d'affirmer que la longue paix européenne qui se déroula (pour la France) de 1871 à 1914, était tout à fait exceptionnelle. Il est presque aussi banal de remarquer que dans les vingt ou trente années précédant la Première Guerre Mondiale les défenseurs les plus ardents du pacifisme furent les socialistes, les marxistes et des groupes de la classe ouvrière qui proposèrent de remplacer la guerre étrangère par la lutte des classes, les conflits civils prenant la place des conflits internationaux. On se demande si, dans ce contexte, l'expérience d'une paix prolongée n'était pas d'une certaine manière naturelle et, pratiquement parlant, gênante - plus spécialement pour ce groupe, une faible minorité mais parfaitement articulée et placée dans une position stratégique, dont les revenus, ou ceux de leurs parents, leur épargnaient la lutte, leur laissant beaucoup de loisirs et d'énergie à dépenser. (23)

Il y a environ vingt ans, dans un essai très suggestif, John BOWDITCH prétendit que l'élan vital de BERGSON était une rationalisation de la faiblesse nationale, une sorte de mythe contemporain. On pourrait peut-être avancer la thèse contraire et considérer la notion de BERGSON comme l'expression d'une vitalité débordante autour de lui, littéralement autour de lui dans sa propre classe sociale et parmi ses étudiants, comme une surabondance d'énergie inutilisée produisant un désir d'action qui se manifesta dans les luttes politiques de la fin du siècle, aussi bien que dans les mouvements littéraires et artistiques de son temps. Comme le Nationalisme, le Fauvisme, le Cubisme et le Futurisme étaient tous les expressions de cette énergie non dépensée qui conduisit aussi à une augmentation de la violence de la jeunesse et de la rébellion et où bon nombre d'observateurs contemporains virent la nécessité absolue de "relâcher la vapeur", c'est-à-dire d'utiliser ce surplus d'énergie dont les jeunes auraient pu se délester dans le sport, peu d'autres formes d'efforts leur étant offertes.

*"Les gloires de notre génération sont, sans conteste ANDRE, BOUIN et CARPENTIER"* déclare le héros sportif du "Joueur de balle" (24) de Jules JOLINON. Faible gloire direz-vous. En est-il d'autre à notre âge? Nous permet-on une réussite quelconque dans l'art, la politique ou la science?

Les adultes ne saisissent-ils pas toutes les occasions, ne ferment-ils pas tous les débouchés et ne se cramponnent-ils pas pour conserver jusqu'à la dernière place? N'est-il pas admis que nous ne valons rien avant d'être à demi desséchés? N'est-il pas établi que la jeunesse n'a d'autres talents que sa force musculaire?

Si l'on se souvient du commentaire amical de GIRAUDOUX: *"La vie sportive est de l'héroïsme en vase clos"*, on ne peut contester le pouvoir libérateur des jeux de compétitions pour ceux qui les pratiquent. Ce que les écoles de la bourgeoisie offraient à cette époque, c'était une culture désintéressée, aussi éloignée que possible d'une éducation pratique utilitaire et plutôt destinée à différencier ses bénéficiaires des masses non privilégiées qu'à les préparer à la vie. Les jeux que COUBERTIN instaurait entraînaient dans ce schéma non utilitaire mais permettaient cependant au mérite personnel de se manifester dans des activités simples aux fins clairement définies. Ils encourageaient l'affirmation de soi au prix d'aucun intérêt particulier, ils transféraient sur un plan collectif les principes de la libre entreprise, réconciliaient individualisme et esprit social, tout cela à un degré d'innocuité encore plus éloigné du monde environnant que les cercles d'élite et les institutions d'où ils tiraient leurs recrues.

Cependant, les Jeux ne préparaient pas plus à la vie que l'éducation prodiguée par les lycées et universités. La libération qu'ils apportaient dépassait rarement les limites professionnelles. Evoquant en 1918 les jours où, lycéen, il jouait au rugby, Pierre MacORLAN se rappelait les jeunes spectatrices et *"leur impression confuse que ces jeunes gens dans leur attirail de style anglais n'étaient plus, au moins pendant quatre-vingt minutes, sous le contrôle de leurs parents"*. Les filles, même les filles de bourgeois, ont une inclination pour ceux qui peuvent atteindre une liberté à laquelle ils n'aspirent pas eux-mêmes. Des libertés de ce genre étaient précisément ce qu'un docteur de la bourgeoisie avait prescrit. Offrant un substitut de réalité pour une minorité de la minorité dirigeante, ils ajoutaient encore une abstraction de plus à toutes les abstractions dans lesquelles se complaisaient déjà l'éducation française et la vie publique. Ainsi que le déclara BARRES en parlant de sa propre vie, ils vous offraient *"non une course vers un but mais un départ pour ailleurs"*.

Conçu à l'origine pour élargir et assainir la vie des hommes, le rêve de COUBERTIN devenait un moyen d'évasion hors de la vie réelle, une assurance pour une entente sociale et, éventuellement, une activité lucrative. Il était assimilé par les forces qu'il avait conçu pour vaincre. Les motifs secrets qui avaient d'abord inspiré un parrainage de l'Etat pour l'éducation physique dans les écoles justifiaient une

adoption similaire pour les jeux organisés, atténuée seulement par le manque continu de crédits. En 1933, dans son discours d'ouverture à l'Université de Leyden, HUIZINGA parla du sport comme d'une occupation stérile ayant complètement laissé de côté le facteur jeu. La liberté insouciant des jours anciens avec leurs fantaisies et leurs improvisations étaient loin. *"En ces temps nouveaux - déclarait un expert - on n'avait plus le droit de s'amuser"*. Le nouvel idéal, maintenant, consistait à améliorer le rendement humain. (25)

Quant à COUBERTIN, ses plus grands succès furent obtenus au delà des frontières du pays qu'il espérait régénérer. Les Jeux Olympiques eux-mêmes, dont il présida le Comité International jusqu'en 1925, eurent un succès mitigé quand on les opposa à ses idéaux de paix, de compréhension internationale, d'amateurisme et à une aristocratie de mérite. Les Français mirent très longtemps à prendre goût aux Jeux Olympiques. Les Jeux de 1900, qui devaient avoir lieu à Paris dans le contexte de l'Exposition Universelle de cette année là, s'effondrèrent devant les antagonistes de clans rivaux ou indifférents. Pour la seule et unique fois depuis 1896, les Jeux se bornèrent à une simple suite de démonstrations d'athlétisme, symboliquement présidées par le président de l'Union des Sociétés de Tir. Cet échec devait être racheté en 1924 quand les Jeux se déroulèrent effectivement à Paris et qu'ils laissèrent leur empreinte sur des hommes comme MONTHERLANT, et sur la ville qui conserve encore le stade olympique de Colombes. Cependant, la jeunesse française que COUBERTIN avait entrepris de "rebronzer" ne se décidera pas à aller se dorer à l'air et au soleil jusqu'après la Seconde Guerre Mondiale. Les masses françaises relativement intéressées par les démonstrations sportives, y participèrent rarement avant les lois sociales de 1936.

On doit se demander pourquoi les activités sportives et, par dessus tout, l'esprit sportif que COUBERTIN prisait tant, ne réussirent pas à prendre en France au delà de quelques cercles restreints. Mais toute réponse, à ce stade, ne peut être que suggérée et superficielle.

Dans l'Angleterre du XIXème siècle, la pratique des sports était devenue une méthode didactique d'intégration sociale. On l'utilisait délibérément pour inculquer un ensemble particulier d'attitudes socialement approuvées, d'abord dans les écoles de la minorité dirigeante et ensuite à tous les niveaux accessibles du public. Les valeurs que les sports aidaient à généraliser étaient largement acceptées. Dans une société déférente, non déchirée par de profonds conflits idéologiques, ils apportaient une certaine couleur au langage et au comportement non de quelques groupes mais de la nation toute entière. De toute évidence, certaines notions dérivait directement des Jeux, des sports, de l'athlétisme: la conduite sportive, la sportivité, le respect des règles des jeux,

devinrent partie intégrante du caractère anglais tels que les Anglais le concevaient et que les étrangers le percevaient.

Les conditions en France rendaient de tels développements impossibles. Comme ARNOLD, COUBERTIN avait commencé par une initiative privée, isolée et didactique. Comme ARNOLD, COUBERTIN s'adressait à la jeunesse de l'élite au pouvoir. Mais, en France, cette élite ne régnait pas incontestée et admirée. L'émulation sociale avait fait place à la compétition politique. L'idéologie dominante n'incitait pas à la réconciliation mais au combat. La minorité instruite était divisée par des divergences politiques, sociales et religieuses. Le succès dans un secteur provoquait l'hostilité dans les autres, le soutien d'une faction faisait éclater la critique d'une autre.

Une entreprise comme celle de COUBERTIN, aussi ouvertement sélective et aristocratique, pouvait difficilement compter sur le soutien de l'opposition politique. L'opposition de GROUSSET illustre ce désaccord fondamental. Le milieu social des premiers sportifs et de leurs admirateurs semblait justifier la suspicion et leur idéologie la confirmait. On associait déjà neutralité politique et conservatisme. De toutes façons ce qu'ils proposaient n'offrait pas un grand attrait. Sous la IIIème République, bien peu de bourgeois ambitieux aspiraient au titre de gentilhomme. Ils envoyaient leurs fils au collège non pour qu'ils devinssent des gentilhommes chrétiens mais pour qu'ils passent leurs examens. La compétition qu'ils reconnaissaient se conformait à des règles différentes de celles qui régissaient le sport. Dans de telles conditions, le sport était condamné comme socialement sans intérêt (26). Dérivatif utilisant les énergies de quelques privilégiés, luxe inabordable pour beaucoup, il pouvait éventuellement être un spectacle pour les masses populaires. Son idéal moral très élevé, étranger aux besoins et aux conceptions des hommes en place de la République, fut bientôt oublié.

Il n'est donc pas étonnant que, comme la plupart des prophètes, COUBERTIN n'eut pas beaucoup de succès dans son pays. Quand il mourut, en 1937, il devait être l'un des rares Français non décoré. Il avait dépensé le plus clair de sa fortune pour réaliser son oeuvre et perdu le reste pendant la guerre et les dépressions qui s'en suivirent. Il était pauvre. En 1935, à 72 ans, il cherchait sans succès un poste rémunéré. Sa maison de la rue Oudinot où il était né, où il s'était marié, avait dû être vendue en 1918, le château de famille de Minville fut abandonné en 1930. Il passa les dernières années de sa vie dans des hôtels puis dans un appartement mis à sa disposition au siège social de l'Institut Olympique à Lausanne. C'est là qu'il mourut, après que Lausanne l'eût élu citoyen d'honneur, à l'âge de 74 ans. La citation faisait état des: *"initiatives magnifiques et désintéressées qui avaient contribué au développement dans le monde entier de l'influence et*

de la renommée des idées généreuses propres à l'esprit français". La générosité de l'esprit français n'alla pas jusqu'au souvenir.

Ce fut plus tard, en 1964, que des mesures furent prises pour célébrer le cinquantième anniversaire du rétablissement des Jeux Olympiques ainsi que le centenaire de la naissance de COUBERTIN. Cela donna lieu à des cérémonies, des discours, une plaque fut apposée à la Sorbonne où, en 1894, COUBERTIN avait connu sa plus grande victoire. Paris et un certain nombre d'autres villes françaises donnèrent le nom de COUBERTIN à des rues, des jardins publics, des stades, - mais COUBERTIN était mort!

\* \* \* \* \*

(21) Cf. Roger CAILLOIS "Les Jeux et les Hommes" (1958)-pages 193-194. Il évoque la magie de l'étoile sportive qui triomphe par son habileté, sa persévérance et sa force - moyens apparents à la portée de tous - et aussi par la chance, ce qui permet au plus humble admirateur de rêver que, lui aussi, pourrait peut-être en faire autant. Pour CAILLOIS ceci est une des essentielles rêveries de compensation des sociétés démocratiques.

(22) Cf. A.P. STANLEY "La vie du Dr ARNOLD" (Londres 1839)-tome I. page 158. Comparez Jean GIRAUDOUX "Le Sport" (1928) qui vante la particularité des journaux sportifs: "Loin de vouloir nous apprendre ce qui se passe dans le monde, ils nous retirent du bain de nouvelles où trempe lamentablement le pauvre européen.

(23) Cf. E.M. EARLE "La France Moderne" (1951)-pages 32-43.

(24) Cf. Op.cit. 75 Géo ANDRE (1889-1943), champion de France de saut en hauteur, fut second aux Jeux Olympiques de 1908. Jean BOUIN (1888-1914), coureur, fut second aux 5.000m. aux Jeux Olympiques de 1912; il n'est pas nécessaire de présenter le champion de boxe Georges CARPENTIER.

(25) Cf. Jean BOBET, frère du champion cycliste Louison BOBET, "Les Lettres Françaises" (2 octobre 1957). Pour améliorer le rendement de l'homme on n'a plus le droit de s'amuser.

(26) Cf. B. GUILLEMAIN: préjudice social et intellectuel permanent "Le Sport et l'Education" (1955), page 31. Une étude internationale de l'UNESCO "La Place du sport dans l'Education" (1956)-page 5, remarque que: alors que la plupart des nations occidentales considèrent le sport comme une part de leur héritage national et comme partie intégrante de leurs programmes scolaires, les Français le regardent comme une forme de jeu sans grande portée, tout juste bon à occuper les heures de loisir d'un élève d'une manière qui profitera à ses études. Comparer les commentaires désenchantés dans l'Exposition Universelle de 1900 à Paris. Concours internationaux d'Exercices Physiques et de Sports. Rapports (1901)-II.

